

La légende de la neige *Edward Scissorhands* de Tim Burton

Gérard Grugeau

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1991). Compte rendu de [La légende de la neige / *Edward Scissorhands* de Tim Burton]. *24 images*, (53), 60–60.

EDWARD SCISSORHANDS

DE TIM BURTON

LA LÉGENDE DE LA NEIGE

par Gérard Grugeau



L'inventeur (Vincent Price) de la «créature» et la mémoire du cinéma

D'emblée, *Edward Scissorhands* de Tim Burton (*Batman*) affiche ses couleurs : celles du conte fantastique revisité avec brio par l'imagination débridée d'un artiste visionnaire qui vampirise les mythes originels d'un certain cinéma de genre pour mieux les mesurer et les redynamiser à l'aune d'une contemporanéité à la fois moderne et intemporelle. Reprenant l'ouverture de *Beetlejuice*, la caméra aérienne du cinéaste (et la partition musicale de Dany Elfman) embrasse en un long mouvement fluide et ample la topographie des lieux du récit, met cinématographiquement en scène la juxtaposition de deux espaces diégétiques et esthétiques apparemment hétérogènes : une paisible localité floridienne, momifiée sous son vernis idyllique (voir *Blue Velvet* de Lynch) et un vieux château obscur, aussi menaçant que féérique, se dressant en marge du monde (voir les génériques de l'usine Disney, d'où Burton est d'ailleurs issu, et les classiques de la Universal). De cette cohabitation incongrue, de cette déchirure du réel émergera le fantastique, placé ici sous le signe d'un conte de fée qu'une grand-mère transmet oralement à sa petite fille. Force inductrice du récit : Edward (Johnny Depp alias *Cry Baby*), une innocente créature prométhéenne inachevée — il a des ciseaux à la place des mains — née de la douce «folie»

d'un châtelain demiurge (Vincent Price) rencontre Peg (formidable Dianne Wiest), une représentante de produits de beauté débordante de compassion sincère (clin d'œil ironique à «la terreur des cosmétiques» dans *Batman*, associée ici à la compagnie Avon). L'irruption du «monstre» baroque au sein de la communauté aseptisée d'une Amérique aux couleurs nostalgiques sera d'abord saluée avec enthousiasme. Affublé de ses multiples ciseaux, «le bon sauvage» s'avère un singulier créateur passé maître dans l'art de tailler les buissons, la glace et... les cheveux. Mais cette présence anachronique ne déclenche pas que la tendre passion de Kim, la fille de Peg et narratrice du film (Winona Ryder, la Lydia de *Beetlejuice*). Surgissent très vite les aigres ranceurs. Le décor à l'imagerie rassurante sécrète soudainement l'obscénité, bat en brèches la logique tranquillissante d'un système refermé sur son aliénation et sa médiocrité. Le «caché» devient le moteur d'un fantastique quotidien croqué avec un humour corrosif dans toute l'horreur de son ambivalence. Comme dans *Freaks* de Browning ou *King Kong* de Cooper et Schoedsack, le monstre n'est pas celui qu'on pense et, pour paraphraser Baudelaire, «la beauté de l'horrible» n'a alors d'égale que «la laideur du beau».

Avec *Edward Scissorhands*, sa propre

créature nourrie par le scénario de Caroline Thompson, Tim Burton donne en quelque sorte la clef de son univers et de sa démarche artistique : la préservation d'un état d'enfance (à ne pas confondre avec l'infantilisme d'un Spielberg), seul capable de digérer et de recycler avec noblesse l'héritage d'un genre — le fantastique — réduit aujourd'hui à son iconographie la plus superficielle et gangréné par l'inflation galopante des effets spéciaux. À l'instar d'Edward (symbolisme du ciseau rattaché au compagnonnage, «l'éclair, l'agent de la volonté céleste pénétrant la matière»*), Burton taille allègrement dans le matériau filmique, se fait le chantre d'un cinéma artisanal répondant à la seule loi de la nécessité intérieure. Il s'approprie éloquemment les mythes (le cycle fabuleux des Frankenstein, le fantastique quotidien stylisé de la RKO) afin de les provoquer, de les parodier jusqu'à ce qu'ils accouchent d'une nouvelle poétique de l'imaginaire. Vincent Price (l'égérie de la période Corman) assure ici le relais de Sylvia Sidney (actrice langienne), la conseillère en orientation de *Beetlejuice*. Il est l'esthète raffiné, l'éternel revenant d'une certaine tradition, le père spirituel, l'alter ego dans la création. À coups de facéties (personnages hors-normes, absurde des situations, stylisation des décors et des costumes), Tim Burton bouscule les conventions, remodèle la matière première fantastique pour retrouver l'univers perdu du merveilleux. Quand l'enjeu de la quête et de la légende n'est nul autre que la neige, la pureté des intentions de l'artiste n'en apparaît que plus cristalline. ■

* *Dictionnaire des symboles* (Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Éd. Robert Laffont et Jupiter)

EDWARD SCISSORHANDS

États-Unis 1990. Ré. : Tim Burton. Scé. : Caroline Thompson. Ph. : Stefan Czapsky. Mont. : Richard Halsey. Mus. : Danny Elfman. Effects. : Stan Winston. Int. : Johnny Depp, Winona Ryder, Dianne Wiest, Vincent Price. 108 min. Couleur. Dist. : Fox.